

Zeitschrift: FemInfo / Verein Feministische Wissenschaft Schweiz = Association suisse femmes, féminisme, recherche

Herausgeber: Verein Feministische Wissenschaft Schweiz

Band: - (2018)

Heft: 49

Vorwort: Vorwort = Avant-propos

Autor: Aggeler, Mirjam

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 10.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

MIRJAM AGGELER • Für gut die Hälfte aller Menschen gehört sie während eines grossen Lebensabschnitts zum Alltag. Und trotzdem unterliegt sie bis heute einem kaum gebrochenen Tabu: die Menstruation. Zwar hat der Kapitalismus den weiblichen* Körper als Geldmaschine längst entdeckt, aber zu explizit soll es dann doch nicht werden. Oder wie sonst ist das blaue Zeug in Werbungen für Binden und Tampons zu erklären? Oder Frauen, die mit einem Rasierer über ihre ohnehin schon haarlosen Beine gleiten?

Etwas Wesentliches, was ein Tabu durch seine unsichtbar machende Wirkung und das damit verbundene Unterminieren von (Selbst-)Bewusstsein mit sich bringt, ist: Scham. Mit etwas Abstand betrachtet, macht es in einer patriarchalen Gesellschaft natürlich Sinn, den weiblichen Körper zu beschämen. Das angewendete Vorgehen ist relativ einfach: Dem weiblichen Körper zugeordnete Eigenheiten werden tabuisiert und mit Ekel belegt, alles andere wird als unweiblich definiert.

So wurde beispielsweise Petra Collins Instagram-Account gelöscht, weil sie ein Bild von sich im Bikini gepostet hatte, worauf ihre unrasierte Bikinilinie zu

sehen war. Es versteht sich von selbst, dass Posts unter dem #Bikini nicht geahndet werden, solange sie nicht die Frechheit besitzen, der gängigen Schönheitsnorm zu widersprechen.

Auch das Bild der kanadischen Studentin Rupī Kaur, welches sie seitlich auf dem Bett liegend zeigt, auf ihrer Trainingshose ein Blutfleck, wurde zweimal von Instagram gelöscht. Und dann ist da noch Lily Allen, deren Single *Sheezus* nicht im britischen Radio ausgestrahlt werden durfte, unter anderem, weil sie das Wort «Periode» enthält.

Wer also versucht, ein anderes Narrativ zu formulieren, eines, das auf eigenen Erfahrungen basiert und damit der sakrosankten sterilen Norm eine real existierende Lebendigkeit gegenüberstellt, wird mit Zensur bestraft. Das alles zeigt vor allem eines: Der Tabubruch birgt Gefahr. Alternative Perspektiven müssen Tabu bleiben, müssen weggesperrt werden, irgendwo in eine dunkle Kammer, wo ihnen Fangarme und Reisszähne wachsen können. Und umso gerechtfertigter erscheint dann wiederum die Empörung über jene, die sich trauen, die Türe einen Spalt breit zu öffnen.

MIRJAM AGGELER, TRADUCTION: ALEXANDRA CINTER • Pour une bonne moitié de l'humanité, elles font partie du quotidien durant une grande partie de la vie. Et pourtant, elles sont encore aujourd'hui relativement taboues : j'ai nommé les règles. Certes, le capitalisme a depuis longtemps découvert que le corps féminin* était une poule aux œufs d'or ; mais ce corps ne doit pas apparaître de manière trop explicite. Sinon, comment expliquer ce liquide bleu qu'on nous montre dans les publicités pour les serviettes et les tampons ? Ou encore le fait que les femmes s'y passent le rasoir sur des jambes où il n'y a de toute façon pas le moindre poil ?

Il y a une chose essentielle qu'un tabou engendre de par son effet occultant et la baisse de confiance en soi qui en découle : la honte. Si on considère le phénomène avec distance, cela fait sens, dans une société patriarcale, que le corps féminin soit un objet de honte. Le procédé appliqué est relativement simple : les spécificités attribuées au corps des femmes sont rendues taboues et chargées de dégoût ; toute autre attitude est définie comme non féminine. C'est ainsi que le compte Instagram de Petra

Collins a été supprimé, parce qu'elle avait posté sa photo en bikini, où l'on pouvait voir qu'elle n'était pas épilée. Bien entendu, les photos postées sous #Bikini ne sont pas sanctionnées tant qu'elles n'ont pas l'insolence de contredire la norme de beauté en vigueur.

La photo de l'étudiante canadienne Rupī Kaur, où elle figurait couchée sur son lit, de côté, une tache de sang sur son pantalon de training, a quant à elle été effacée deux fois d'Instagram. Et puis il y a Lily Allen, dont le single *Sheezus* a été interdit de diffusion sur les ondes britanniques, notamment parce qu'il contenait le mot « règles ».

Qui tente donc de formuler un autre discours, un discours basé sur ses propres expériences, opposant par là la vitalité de l'existence réelle à la stérile et sacrosainte norme, est sanctionné par la censure. Tout ceci démontre surtout une chose : rompre le tabou est dangereux. Les récits alternatifs doivent rester tabous, doivent être enfermés, quelque part dans une chambre sombre, où des tentacules et des crocs peuvent leur pousser. Ainsi paraîtra d'autant plus justifiée l'indignation à l'égard de qui essaie d'entrouvrir des portes.